

# Camilla Bassi :

## Démystifier l'antisémitisme de gauche (2017)

Cet article<sup>1</sup> est extrait du blog que tient l'auteure <https://anaemiconabike.com/> . Elle se définit en ces termes : *«Camilla est cycliste, féministe socialiste, géographe et parent d'un enfant né d'une FIV. Anémique, elle n'avait jamais imaginé les possibilités que pourraient lui offrir un vélo. Les sentiments d'équilibre et d'ancrage qu'une bicyclette lui procure, ainsi qu'à sa raison d'être, lui ont permis de trouver dans la politique et le vélo une combinaison parfaite pour bien vivre.»* Martin Thomas (de l'AWL) lui a répondu dans un autre texte que nous publierons très bientôt : *«Antisémitisme politique et racisme : quelques distinctions indispensables»*. (NdT.)

Une grande partie de la gauche britannique comprend l'antisémitisme comme la propriété exclusive de la droite : soit comme un phénomène d'extrême droite (des fascistes) contre les Juifs, soit comme une fausse accusation lancée par la droite israélienne et ses alliés contre la gauche pour faire taire les critiques à l'égard d'Israël, soit comme un partenaire ironique de la droite israélienne pour justifier l'existence d'Israël en tant qu'État-nation expansionniste et raciste.

Dans cet article, je m'efforce de démystifier l'antisémitisme de gauche. En outre, je définis l'antisémitisme, y compris l'antisémitisme de gauche historique et contemporain, comme un racisme antijuif. Plus précisément, j'évoque l'histoire générale du racisme et du racisme antijuif ; je donne un aperçu de ce qui a été défini comme l'antisionisme antisémite de la gauche stalinienne et de la Nouvelle Gauche des années 1960 et 1970 ; je décris les conséquences d'un modèle colonial de racisme, tel qu'il a été développé dans les universités américaines et britanniques depuis les années 1960, pour étudier le racisme antijuif et définir le sionisme ; et, contrairement à un modèle colonial absolu de racisme, je défends l'idée qu'il faut s'appuyer sur la relation entre le mode de production capitaliste, l'État-nation et le racisme. Dans ce contexte, je conclus en exposant la nature contemporaine du racisme anti-juif de gauche. Je m'appuie sur un éventail de sources, mais principalement sur les travaux du sociologue et spécialiste du marxisme, le professeur Robert Miles.

### I. Racisme et racisme anti-juif : origines et évolution

*«Il faut s'attendre à ce que le contenu spécifique du racisme change suivant les époques et le contexte. Un discours "hérité" du passé est susceptible de se reconstituer s'il doit être utilisé pour donner un sens au monde dans un nouveau contexte, tandis que de nouvelles circonstances peuvent stimuler la formation de nouvelles représentations<sup>2</sup>.»*

Dans l'histoire du racisme, une transformation clé s'est produite avec le passage épistémologique de la religion à la science comme critère standard pour mesurer et évaluer la nature apparente du monde social et matériel<sup>3</sup>. Robert Miles explique les origines et l'évolution du racisme (européen) de la façon suivante : *«avant le XV<sup>e</sup> siècle, la région géographique qui est aujourd'hui l'Europe avait été soumise à diverses invasions en provenance d'Asie (Baudet, 1976) et les "vieilles nations continues" d'Europe émergeaient avec hésitation plus qu'elles ne survivaient (Seton-Watson, 1977). La notion d'Europe en*

---

<sup>1</sup> <https://anaemiconabike.com/2017/01/09/demystifying-left-anti-semitism/>

<sup>2</sup> Robert Miles, *Racism*, Routledge, 1989, p. 133.

<sup>3</sup> Robert Miles, *Racism*, *op. cit.*

*tant qu'entité n'a commencé à émerger qu'au VIII<sup>e</sup> siècle (Lewis, 1982) et, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle au moins, elle fut subordonnée au pouvoir économique et politico-militaire du monde islamique, ses populations étant en pratique colonisées (Kaye, 1985). En effet, le monde islamique constituait une force dominante, motivée et légitimée par une vision de l'histoire selon laquelle "les musulmans étaient les porteurs de la vérité de Dieu qu'ils avaient le devoir sacré de transmettre au reste de l'humanité" (Lewis, 1982). C'est ce qui explique l'émergence d'une représentation de l'Europe en tant qu'entité distincte qui s'exprima dans la religion commune du christianisme. [...] Avant que les intérêts des monarchies féodales et du capital marchand de l'Europe occidentale ne se conjuguent pour coloniser les Amériques à partir du XV<sup>e</sup> siècle, le principal centre d'intérêt (et de préoccupation) extérieur était le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et l'Inde, collectivement appelés l'Orient<sup>4</sup>».*

*Comme le note Edward Saïd dans L'Orientalisme : «Ce n'est pas pour rien que l'Islam en est venu à symboliser la terreur, la dévastation, ce qui est démoniaque, les hordes de barbares détestés. Pour l'Europe, l'Islam fut un traumatisme durable. Jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le "péril ottoman" rôdait sur l'Europe ; pour l'ensemble de la civilisation chrétienne, il représentait un danger constant, et, avec le temps, la civilisation européenne a intégré ce péril et ses traditions, ses grands événements, ses personnages, ses vertus et ses vices, comme un élément tissé dans le tissu de la vie<sup>5</sup>».*

*Robert Miles poursuit: «Au XV<sup>e</sup> siècle, le centre du pouvoir économique et politique en Europe s'était consolidé dans les États-nations émergents du nord et de l'ouest du continent (Kiernan, 1972 ; Wallerstein, 1974). Le commerce, les voyages et les explorations étaient des éléments interdépendants dans la tentative des classes dirigeantes féodales de résoudre une crise économique majeure (Fox-Genovese et Genovese, 1983) ; ensemble, ils élargirent le contact de l'Europe avec les populations du reste du monde. Il en résulta un changement majeur du contexte structurel dans lequel les représentations de l'Autre furent engendrées et reproduites. Jusqu'alors, l'Autre non islamique se situait au-delà et en dehors de l'espace européen. De plus, dans le cas du discours sur l'Autre islamique, il fut longtemps une représentation engendrée dans le cadre de la subordination européenne à une puissance économique et militaire plus importante. Mais une fois que les villes et les États-nations européens émergents commencèrent à étendre leurs frontières matérielles et politiques pour intégrer d'autres parties du monde dans un système commercial international (Braudel, 1984), système qui fut ensuite lié à la colonisation, les populations auxquelles ils furent confrontés dans cet exercice se retrouvèrent dans l'arène européenne au sens économique et politique, même si ce n'était pas dans son espace géographique. Et lorsque la colonisation devint un objectif, une classe d'Européens initia une nouvelle ère de contacts et d'interrelations avec les populations indigènes. Ces contacts furent de plus en plus structurés par la concurrence pour la terre, l'introduction de droits de propriété privée, la demande de main-d'œuvre et l'obligation perçue de convertir ces populations au christianisme. Collectivement, tous ces éléments furent incorporés dans le discours de la "civilisation". [...] La complexité des représentations européennes se hiérarchisa autour de l'idée que les Européens étaient supérieurs en raison de leur "civilisation" et de leurs réalisations (dont les voyages et le commerce dans le monde n'étaient qu'un signe) : la condition de l'Autre fut représentée comme une preuve de cette interprétation<sup>6</sup>».*

*À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la sécularisation de la culture et l'hégémonie croissante de la science, une transformation des représentations européennes de l'Autre se produisit, à savoir «l'émergence de l'idée de "race"», «idée qui fut reprise par la recherche scientifique et à laquelle on attribua de plus en plus un sens étroit et précis». «En conséquence, le sens de la différence incarné dans*

---

<sup>4</sup> *Idem*, pp. 13-18.

<sup>5</sup> Edward Saïd, *Orientalism*, Penguin Books, 1995, pp. 59-60.

<sup>6</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, pp. 20-24.

les représentations européennes de l'Autre fut interprété comme une différence de "race", c'est-à-dire comme une différence essentiellement **biologique** et **naturelle**, inhérente et inaltérable. En outre, la différence supposée fut présentée comme un fait scientifique (c'est-à-dire objectif). Ce discours sur la "race", bien que produit par l'activité "scientifique", fut largement reproduit en Europe, en Amérique du Nord et dans les colonies européennes au XIX<sup>e</sup> siècle ; il devint, entre autres, une composante du discours de bon sens à tous les niveaux de la structure de classe et un élément de base des idéologies impérialistes (cf. par exemple, Biddiss 1979 et MacKenzie 1984)<sup>7</sup>.

Ce discours scientifique sur la «race» ne remplaça pas simplement les représentations antérieures de l'Autre. Des idées plus anciennes sur la «sauvagerie, la barbarie et la civilisation se combinèrent pour prédéterminer l'espace occupé par l'idée de "race" ; par la suite, elles furent elles-mêmes également reconstituées par cet espace<sup>8</sup>». Alors que la fin de la Seconde Guerre mondiale marqua une époque où l'establishment scientifique discrédita largement la catégorie biologique déterminante de la «race», l'idée de «race» survécut et continua à évoluer en tant que discours de bon sens quotidien, c'est-à-dire, en tant que cadre idéologique pour donner un sens au monde et à ses rapports sociaux et ses relations matérielles.

Face au racisme antijuif, le passage historique de l'antisémitisme chrétien (fondé sur la religion) à l'antisémitisme racial au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles fusionna effectivement la religion avec l'idée de «race» née de la science «raciale». Robert Miles observe qu'en Europe : «les représentations de l'Autre en tant que "race" inférieure se concentrèrent, entre autres, sur les Irlandais (Curtis 1968, 1971) et les Juifs (Mosse 1978). Cela fut expliqué en partie par la revendication d'une supériorité biologique pour la "race" nordique<sup>9</sup>».

Dans *The Passing of the Great Race* (1916), Madison Grant décrivit la supériorité de la «race» nordique en ces termes : «Homo europaeus, l'homme blanc par excellence. Il se caractérise partout par certains traits spéciaux uniques, à savoir des cheveux bruns ou blonds ondulés et des yeux bleus, gris ou marron clair, une peau claire, un nez haut, étroit et droit. Ces traits sont associés à une grande stature, et un crâne long, ainsi qu'une pilosité abondante sur la tête et le corps. [...] Les Nordiques sont, dans le monde entier, une race de soldats, de marins, d'aventuriers et d'explorateurs, mais surtout de dirigeants, d'organiseurs et d'aristocrates, ce qui contraste fortement avec le caractère essentiellement paysan des Alpains<sup>10</sup>. La chevalerie et ses équivalents qui survivent encore mais de façon très affaiblie sont des traits typiquement nordiques ; quant au féodalisme, aux distinctions de classe et à la fierté raciale des Européens, elles proviennent le plus souvent du Nord.»

Grant plaide en faveur d'un programme eugénique – améliorant le «stock» de la population par une reproduction contrôlée de caractéristiques «raciales» avantageuses – pour permettre la survie de la «race» nordique.

Les contrôles de l'immigration en Grande-Bretagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se sont concentrés sur les réfugiés juifs d'Europe de l'Est : «les notions d'"immigré" et d'"étranger" sont devenues synonymes de celle de Juif, dans la vie quotidienne [...]. En outre, la judaïcité fut de plus en plus interprétée comme une qualité déterminée par le sang, et donc comme héréditaire et inéluctable. Les références à l'existence d'une "race" juive sont devenues courantes. Cette "race" était décrite comme une présence

---

<sup>7</sup> *Idem*, p. 30-31.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 33.

<sup>9</sup> *Idem*, p. 36.

<sup>10</sup> Alpains : l'une des trois «sous-races» des «Caucasiens». Certains «théoriciens» prétendirent, jusque dans les années 1930, qu'il y aurait eu, d'un côté, les «Alpains européens» et, de l'autre, les «Alpains asiatiques» (en l'occurrence turcs) (*NdT*).

*étrangère ayant le potentiel de détruire la société civilisée grâce à une conspiration internationale : par conséquent, les Juifs devinrent l'«ennemi intérieur racialisé»<sup>11</sup>».*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le contrôle de l'immigration aux États-Unis était fondé sur des éléments «raciaux» pro-nordiques et anti-juifs : *«En comparaison avec les personnes d'origine britannique, allemande et scandinave, les immigrants italiens, polonais, russes et juifs étaient considérés comme naturellement moins intelligents et on considérait que la croissance de leur présence aux États-Unis allait faire baisser le niveau moyen d'intelligence<sup>12</sup>.»*

Dans le cadre d'une crise économique et politique plus large, ce fut dans l'Allemagne nazie *«que l'idée des Juifs comme une “race” dégénérée, improductive et criminelle, et simultanément une “race” d'exploiteurs et de révolutionnaires (Mosse 1978)<sup>13</sup>»*, conduisit à une politique et une pratique étatique génocidaires.

## II. Le stalinisme, la Nouvelle Gauche et l'antisionisme antisémite

En URSS, la période entre 1949 et 1953 fut marquée par un antisionisme antisémite promu par l'Etat. Cette période se termina par une série de procès à grand spectacle, dont le procès Slansky, qui diabolisa les prétendus collaborateurs du sionisme en les qualifiant de bourgeois, de cosmopolites, de trotskistes et d'ennemis conspirateurs de l'État (Crooke, 2002 ; Rapoport, 1990 ; Rodinson, 1983 ; Vaksberg, 1994 ; Wistrich, 1979). Le prétendu «complot des blouses blanches» devait faire l'objet d'un procès à grand spectacle prévu, en 1953, pour juger cinq médecins juifs ; ceux-ci furent accusés, «sous l'influence du sionisme», d'avoir tenté d'empoisonner Staline et ses collaborateurs. Bien que ce procès ait été annulé après la mort de Staline, à la fin de cette période, le sionisme fut de plus en plus fréquemment dépeint comme un leurre de l'impérialisme américain et occidental. Après 1967, une autre campagne officielle contre le sionisme commença en URSS et en Europe de l'Est (Ciolkosz, 1979 ; Crooke, 2002 ; Oschlies, 1979). Oschlies illustre cet antisémitisme en citant une lettre publiée en juin 1968 dans le journal du soir de Prague, *Vecerni praha* : *«Au cours des dernières années, un antisémitisme tacite, mais persistant, a influencé les attitudes officielles, et il faudra beaucoup de temps avant qu'il puisse être éradiqué [...]. Dans ce contexte, le mot sionisme est invariablement utilisé. Je vous conseille de prendre votre bloc-notes et d'interroger les gens ; je suis sûr qu'ils vous confieront ce qu'ils me disent toujours : (a) les Juifs cherchent à détruire les pays socialistes ; (b) les Juifs aspirent à la domination du monde ; (c) ils veulent venger les victimes des chambres à gaz<sup>14</sup>.»*

L'antisionisme antisémite étant devenu monnaie courante dans les partis communistes staliniens du monde entier, certains considèrent que la Nouvelle Gauche des années 1960 et 1970 (dont un certain nombre de pionniers avaient milité dans les partis communistes) a hérité de cette tendance dans le cadre d'une vision globale du monde, anti-impérialiste et tiers-mondiste. Selon ces militants, en fin de compte, il existait uniquement deux camps (Cohen, 2004 ; Frei, 1979 ; Forster, 1979 ; Hearst, 1979 ; Krämer-Badoni, 1979). Cette Nouvelle Gauche s'éloigna d'une politique centrée sur une analyse de classe pour s'orienter vers des mouvements de protestation plus larges, et vers une politique de masse ; et ses partisans s'inspirèrent notamment de Debray, Fanon, Guevara et Mao, sur le plan idéologique (Buhle, 1991 ; Cohen, 2004 ; Scruton, 1998) ; ils étaient motivés par la lutte de libération nationale du FNL au Sud-Vietnam (soutenu par la République démocratique du Vietnam, au Nord) et les révolutions nationales à Cuba et en Algérie (Cohen, 2004).

---

<sup>11</sup> Robert Miles, *Race after «race relations»*, Routledge 1993, pp. 135-136.

<sup>12</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, p. 58.

<sup>13</sup> *Idem*, p. 59.

<sup>14</sup> Wolf Oschlies, *Jugendkriminalität in Osteuropa : Deutungen, Dynamik, Daten*, 1979, p. 161.

Après la formation de l'État-nation d'Israël en 1948, l'opinion publique occidentale, y compris la gauche, considéra Israël comme un pays civilisé, situé au milieu de masses arriérées et barbares qui souhaitaient son anéantissement (Rodinson, 1968, 1983). Comme cette opinion craignait que Israël fût détruit lors de l'escalade vers la guerre des Six-Jours de juin 1967, des manifestations pro-israéliennes eurent lieu, par exemple, à Londres, New York et Paris (Rodinson, 1968, 1983). Pour Edward Said, par exemple, ces manifestations jouèrent un rôle déterminant : *«L'année 1967, à New York, a probablement été l'expérience la plus bouleversante de ma vie, car j'étais entouré de tous côtés par des gens qui s'identifiaient aux vainqueurs israéliens»* (Said, cité dans Katz et Smith, 2003, p. 645). En effet, la représentation des Arabes dans les médias à cette époque incita Said à écrire son livre sur *L'Orientalisme* (Katz et Smith, 2003). Pour ce qui concerne l'opinion de gauche, le tournant se produisit avec l'issue de la guerre de 1967. Après 1967, le droit d'Israël à exister en tant qu'État-nation fut remis en question par une nouvelle génération de maoïstes, de trotskistes et de partisans de la Nouvelle Gauche (Bassi, 2012 ; Cohen, 2004 ; Crooke, 2002 ; Wistrich, 1979) : *«La victoire israélienne à l'issue de la guerre de 1967 et la colonisation des territoires arabes occupés qui a suivi [...] poussèrent la jeune génération de marxistes occidentaux, la "Nouvelle Gauche" trotskiste ou maoïste, à adopter une position anti-israélienne radicale. A partir de 1967, Israël développa également des relations étroites avec les États-Unis, et fut condamné comme un Etat raciste, qui opprimait les Palestiniens et était le principal fourrier de l'impérialisme et du colonialisme au Moyen-Orient (Halbrook, 1974 ; Ram, 1999 ; Rubinstein, 1982 ; Said, 1980 ; Turner, 1984<sup>15</sup>).»*

L'«anti-impérialisme militant» de la Charte de l'OLP de 1968, y compris son appel à un État palestinien démocratique et laïc dans toute la Palestine sous ancien mandat britannique, plaça la cause palestinienne «au premier plan» de la politique révolutionnaire de la Nouvelle Gauche (Hassan, 2002, p. 64).

Pour cette Nouvelle Gauche, selon Frei (1979, p. 260) : *«Israël est un fait colonial, un "fer de lance" créé dans le dos des peuples arabes pour empêcher leur émancipation de l'impérialisme ; il est expansionniste par nature, son idéologie (le sionisme) est raciste et sa politique fasciste.»*

### III. Le modèle colonial du racisme et ses conséquences

Robert Miles critique de façon subtile *«une grande partie des théories britanniques et nord-américaines sur le capitalisme et le racisme depuis les années 1960<sup>16</sup>»*. Bien que ces théories reconnaissent l'immoralité du racisme qui a culminé avec l'Holocauste, elles *«utilisent un modèle colonial qui n'a guère de portée pour expliquer une grande partie du racisme européen des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et certainement pas cette forme de racisme que d'autres qualifient d'antisémitisme (par exemple, Cox, 1970) ; elle a cependant un rapport avec le débat controversé sur la question de savoir si le sionisme peut, ou non, être défini comme une forme de racisme (Kayyali, 1979). Par conséquent, les définitions et les théories du racisme qui nous sont proposées sont tellement liées à l'histoire spécifique de la colonisation d'outre-mer (c'est-à-dire à la domination des "Blancs" sur les "Noirs" comme l'expriment de nombreux auteurs) qu'elles ne sont guère utiles pour expliquer tout autre contexte (non colonial)<sup>17</sup>»*.

---

<sup>15</sup> Golan, A (2001) «European Imperialism and the Development of Modern Palestine: Was Zionism a Form of Colonialism?» *Space & Polity* 5(2), p. 129.

<sup>16</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, p. 67, et *op. cit.* 1993.

<sup>17</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, pp. 67-68.

Il met en particulier en garde contre le travail de Stuart Hall<sup>18</sup> et du Centre d'études culturelles contemporaines de Birmingham (CCCS) : *«il est souvent implicite dans leurs écrits que la seule forme contemporaine de racisme en Grande-Bretagne est celle qui a pour objet les personnes d'origine caribéenne et sud-asiatique. Même si c'était le cas dans les années 1970 (et j'en doute), ce n'est pas le cas pour la fin des années 1980, période qui a vu se développer un racisme de plus en plus explicite à l'égard des Juifs [...]. L'expression du racisme anti-irlandais est encore plus systématiquement ignorée<sup>19</sup>»*.

Robert Miles insiste sur le fait qu'une théorisation et une analyse du racisme qui sont fondées uniquement sur l'histoire coloniale et qui soulignent ensuite la caractéristique somatique de la couleur de la peau – de sorte que le racisme est exclusivement compris comme une *«idéologie blanche»* créée pour dominer les «Noirs» – a *«un pouvoir explicatif spécifique et limité<sup>20</sup>»*. Face à l'histoire du racisme anti-juif (et anti-tsigane) en Europe, Robert Miles explique : *«Certains affirment que le fait d'“être noir” rendrait les personnes “noires” particulièrement vulnérables au racisme dans une “société blanche”. Or ces exemples [des racismes antijuif et anti-tsigane] montrent que la visibilité est toujours le résultat d'un processus d'assignation [à une identité imaginée] dans un contexte historique donné. C'est pourquoi ceux qui ne peuvent être perçus en raison de leurs caractéristiques phénotypiques réellement existantes sont également vulnérables à la racialisation : l'imagination raciste peut construire leur “non-visibilité” comme la preuve de leur différence “réelle” et “essentielle” (mais “cachée”). Cette différence est alors matérialisée par un marqueur socialement imposé (comme en témoigne l'exigence nazie selon laquelle les Juifs devaient porter une étoile de David jaune : Burleigh et Wipperman, 1991).<sup>21</sup>»*

Et Robert Miles (1993, p. 14) de poursuivre : *«L'altérité peut également être construite au moyen d'un racisme qui dénonce une présence totalement imaginaire comme réelle [...]. Le fait même qu'il y ait si peu de Juifs vivants [sur cette planète] peut être socialement accepté comme une preuve soit de l'étendue réelle de la “puissance juive”, soit du succès continu des Juifs à s'assimiler, à se “cacher” afin de poursuivre leur travail “destructeur”. L'imagination raciste peut être amenée à prendre pour sujet, non seulement une population réelle (mais transmutée en lui donnant la signification d'un Autre), mais aussi un sujet absent, entièrement imaginé (transmuté en lui attribuant l'identité d'un Autre “réellement existant”).»*

En résumé : *«De nombreuses caractéristiques physiques (réelles et imaginaires) furent et continuent d'être considérées comme des marques de la nature et de la “race” (cf. Guillaumin, 1988). En outre, les caractéristiques culturelles ont également été, et continuent d'être, prises dans le même sens. La réification de la couleur de la peau privilégie donc à tort un cas particulier de spécification et ignore les preuves historiques et contemporaines qui montrent que d'autres populations (Juifs, Irlandais, etc.) furent désignées comme étant des “races” distinctes et inférieures sans référence à la couleur de la peau (Miles, 1982, 1991b). En outre, cette focalisation sur la couleur de la peau limite l'analyse de la nature et des déterminants du racisme à un débat sur les effets de l'exploitation coloniale. [...] Les*

---

<sup>18</sup> Certains écrits de Stuart Hall ont été traduits en français, notamment *Le Populisme autoritaire. Puissance de la droite et impuissance de la gauche au temps du thatchérisme et du blairisme* (Éditions Amsterdam, 2008) et *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies* (2 volumes), Editions Amsterdam, 2007 et 2013 (NdT).

<sup>19</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1993, p. 85.

<sup>20</sup> *Idem*, p. 148.

<sup>21</sup> *Idem*, p. 13-14.

*positions économiques et sociales des Juifs dans l'Europe des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ne peuvent être comprises comme une situation coloniale, ou un produit du colonialisme<sup>22</sup>.»*

Face au racisme antijuif, le modèle colonial du racisme, tel qu'il prévaut dans les milieux universitaires américains et britanniques (et même dans la gauche au sens large), est incapable d'expliquer la combinaison d'événements, de circonstances et de relations sociales dans laquelle certaines populations furent racialisées et exclues sans être colonisées ; en outre, ce modèle offre une crédibilité intellectuelle à la notion anhistorique de «racisme sioniste» : des Juifs blancs, riches et colonialistes, opprimant des Arabes, «de couleur<sup>23</sup>», pauvres et anticolonialistes.

#### **IV. Le capitalisme, l'État-nation et le racisme**

Par opposition au modèle colonial du racisme, Robert Miles propose une théorisation et une analyse du racisme qui se concentre sur : *«l'articulation entre le mode de production capitaliste et l'État-nation, plutôt qu'entre le capitalisme et le colonialisme, car [...] cette démarche permet de décrire l'ensemble des rapports sociaux dans lesquels le racisme est né et a connu ses premiers effets. Le colonialisme fut un moment intégral de cette articulation, mais le racisme n'est pas un produit exclusif du colonialisme<sup>24</sup>.»*

Miles reconnaît les natures distinctes du nationalisme et du racisme (y compris leur chevauchement potentiel) et leur évolution dans le cadre de la réorganisation interne et externe de l'économie politique européenne : *«Pendant une grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, le nationalisme fut synonyme de lutte pour la souveraineté politique dans des limites spatiales définies, et pour une certaine forme de gouvernement représentatif. [...] En revanche, aucune stratégie politique unique n'a émergé de la théorie générale de la différenciation biologique et hiérarchique exprimée dans l'idée de "race". Non seulement parce qu'il n'y avait guère d'accord sur les frontières entre les prétendues "races", mais aussi parce que le racisme scientifique ne proposait pas un objet politique unique et cohérent. La théorisation de la "race" et de la "nation" a eu lieu à une époque de réorganisation politique et économique européenne "interne" et d'expansion coloniale "externe", au cours de laquelle l'éventail des variations culturelles et physiologiques humaines fut plus largement connu par un plus grand nombre de personnes. L'extension des rapports de production capitalistes a augmenté la circulation des marchandises et des personnes, et cette mobilité, cette migration et ces interactions sociales croissantes ont fourni une partie des fondations sur lesquelles furent construites les idéologies du racisme et du nationalisme. La profusion croissante de variations physiologiques et culturelles, telle qu'elle est reconnue en Europe occidentale, est devenue l'objet de la curiosité intellectuelle et, par conséquent, de la pratique théorique des scientifiques et des philosophes. Mais elle est également devenue le centre de l'attention et de l'action politiques, à mesure que les populations, en Europe et ailleurs, étaient nationalisées et racialisées par l'État.<sup>25</sup>»*

---

<sup>22</sup> *Idem*, p. 87-88.

<sup>23</sup> L'auteur utilise le mot «*brown*» (littéralement, brun, basané), terme qui sert à qualifier toutes sortes d'«étrangers» ou de personnes d'origine non européenne (Latinos, Arabes, Berbères, Turcs, Iraniens, etc.) aux États-Unis et au Royaume-Uni ; ce terme (que j'aurai peut-être aussi pu traduire par «racisés», nettement plus chic) désigne donc aussi des individus ayant la peau blanche ou des phénotypes «caucasiens» – mais surtout pas les Juifs, sinon cette pseudo «théorie» s'écroulerait ! – mais étant victimes de discriminations... racistes (*NdT*).

<sup>24</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1993, p. 21.

<sup>25</sup> *Idem*, pp. 61-62.

Du côté le plus extrémiste de la science «raciale» : «la “race” déterminait à la fois la capacité culturelle et le développement historique, et chaque “nation” était donc l’expression d’une capacité biologique particulière. Il s’agissait d’une articulation dans laquelle la “race” était la “nation”<sup>26</sup>».

De plus : «Parce que les “nations” étaient identifiées comme des groupes naturels identifiables en raison de leurs différences culturelles, il était logiquement possible d’affirmer que ces symboles de la “nation” étaient eux-mêmes fondés sur la “race”, et que “le sang ou la race était la base de la nationalité”<sup>27</sup>».

Pendant, cette articulation ne s’est pas produite dans tous les cas historiques – «il n’existe aucune raison nécessaire pour qu’une “nation” particulière soit naturalisée et identifiée par sa “race”<sup>28</sup>».

## V. Le racisme anti-juif de la gauche contemporaine

«L’accent mis sur le racisme comme étant uniquement une “doctrine fausse” ne tient pas compte du fait que l’une des conditions d’existence des idéologies (qui, par définition, constituent dans leur totalité une fausse explication, mais qui peuvent néanmoins intégrer des éléments de vérité) est qu’elles peuvent “donner un sens” au monde, au moins pour ceux qui articulent et les utilisent<sup>29</sup>».

A mon avis, toute personne qui adopte le modèle d’interprétation dominant dans la gauche à propos du conflit israélo-palestinien adopte en même temps une forme idéologique particulière de racisme anti-juif qui lui sert à la fois à «résoudre» ce conflit et à lui «donner un sens». Ce racisme anti-juif plonge ses racines dans la gauche stalinienne et la Nouvelle Gauche des années 1960 et 1970, ainsi que dans l’histoire plus générale du racisme.

De plus, ce racisme anti-juif est aggravé par l’héritage du modèle d’interprétation enseigné dans les universités américaines et britanniques à propos du racisme colonial. D’une part, ce modèle nie, ou minimise considérablement, le racisme en dehors de ce que les «Blancs» font aux «Noirs et aux personnes de couleur» (et, dans le cadre du récent discours sur l’islamophobie, en dehors de ce que les «Blancs» font aux «musulmans noirs et de couleur») ; d’autre part, ce modèle soutient intellectuellement une conception anhistorique du sionisme comme exemple de racisme. Les partisans de gauche de ce modèle affirment qu’il est nécessaire que les Juifs se séparent d’«eux» [les sionistes] et s’assimilent à «nous» en devenant des antisionistes qui dénoncent publiquement l’existence d’Israël. En effet, la promotion par la gauche de certains Juifs qui ont agi de la sorte – par exemple, Ilan Pappé, Norman Finkelstein, Gilad Atzmon et Tony Cliff<sup>30</sup> – est présentée comme une preuve de la tolérance de la gauche et de son acceptation des Juifs. Et pourtant, elle promeut une qualification critique. En effet, la nature évolutive du racisme a souvent conduit le discours raciste à s’adapter à l’Autre par un processus d’assimilation jugé nécessaire ; prenez, par exemple, l’affiche des élections générales du Parti conservateur de 1983 : «Pour le Labour, il est noir ; pour nous, les Tories, il est britannique.» La version de la gauche pourrait être un slogan comme «Pour Israël, c’est un juif sioniste ; pour nous, c’est un antisioniste libéré.»

Avec le racisme en général, les caractéristiques somatiques et/ou culturelles réelles et imaginaires furent et continuent d’être exprimées historiquement comme un marqueur inné de la «race». En effet, il

---

<sup>26</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, p. 89.

<sup>27</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1993, p. 62.

<sup>28</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989 ; *op. cit.*, 1993, p. 64.

<sup>29</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, p. 80.

<sup>30</sup> Même s’ils se déclarent tous les quatre «antisionistes», on ne peut mettre dans le même sac, d’un côté, un «nouvel historien» israélien (Ilan Pappé), un universitaire américain (Norman Finkelstein) et un dirigeant trotskiste du SWP britannique (Tony Cliff), et, de l’autre, un individu antisémite comme le musicien et agitateur juif Gilad Atzmon qui joue avec le complotisme et le négationnisme (*NdT*).



existe des cas historiques où les représentations de l'Autre furent exclusivement fondées sur des caractéristiques culturelles, notamment les «*représentations européennes du monde islamique*», qui «*utilisèrent largement des images évoquant la barbarie et la sexualité dans le contexte d'une dichotomie chrétiens/païens*<sup>31</sup>». Comme pour toutes les autres manifestations de racisme, dans le cas du racisme antijuif de la gauche contemporaine, ce n'est pas la différence **en soi** qui importe, mais l'identification de cette différence comme étant significative<sup>32</sup>. Le racisme antijuif de la gauche contemporaine implique un processus de qualification de l'Autre par des caractéristiques culturelles réelles et imaginaires – il délimite un groupe de personnes par rapport à la judéité israélienne/sioniste – et attribue à ce groupe catégorisé des caractéristiques négatives et des conséquences négatives. Cet Autre juif est analysé dans le cadre d'une compréhension singulière et statique d'Israël et du sionisme : la gauche attribue à ce collectif juif un pouvoir mondial, qui a des caractéristiques uniques, dominatrices et tyranniques.

La gauche exige (souvent de manière implicite) que l'État-nation juif israélien soit démantelé, parce que son despotisme serait unique (et comparable uniquement à celui de l'Allemagne nazie et/ou de l'Afrique du Sud sous l'apartheid). Dans la mesure où ce jugement et cette exigence ne sont exprimés à l'égard d'aucun autre État-nation dans le monde aujourd'hui, ou dans l'histoire, ils relèvent du racisme. Ces positions sont racistes parce qu'elles ont défini et définissent encore des caractéristiques culturelles réelles et imaginaires comme un marqueur inné de la nature d'Israël et du sionisme (et de la «race» culturelle des Juifs associés à Israël et au sionisme), et que leurs caractéristiques et leurs conséquences sont jugées particulièrement déplorables et négatives.

En outre, la logique qui sous-tend la revendication de la gauche de boycotter le monde universitaire israélien nie et fait disparaître complètement la possibilité que la classe ouvrière juive israélienne joue un rôle progressiste, aujourd'hui comme dans le futur. Cette attitude est raciste parce qu'elle montre du doigt cette classe ouvrière est montrée du doigt et solidifiée comme aucune autre classe, qu'elle l'homogénéise et la catégorise comme une «race» culturelle (celle des juifs sionistes) particulièrement méprisable et négative dans ses caractéristiques et ses conséquences.

Et Robert Miles a raison de nous rappeler : «*Dans la mesure où le marxisme affirme que toutes les rapports sociaux sont socialement construits et reproduits dans des circonstances historiques spécifiques, et que ces relations sociales sont donc en principe modifiables par l'action humaine, il ne devrait pas avoir de place pour une notion idéologique qui implique, et souvent affirme explicitement, le contraire*<sup>33</sup>.»

**Camilla Bassi**, 9 janvier 2017

Posts sur mon blog concernant des sujets liés à ce texte

- «Israel is not exceptional, look at Pakistan»
- «The immorality of the One State idea in the Palestinian–Israeli conflict: a debate»
- «Palestinian-Israeli Conflict: what should the Left say?»
- «Edward Said's *Orientalism* : a critique through the spirit of Marx»
- «Maxime Rodinson on Edward Said's "Orientalism"»

**Sources :**

Bassi, C (2012), «The Inane Politics of Tony Cliff», *The Journal for the Study of Antisemitism* n° 3, pp. 1601-1610

---

<sup>31</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1989, p. 40.

<sup>32</sup> *Idem.*

<sup>33</sup> Robert Miles, *op. cit.*, 1993, p. 49.

- Buhle, P (1991), *Marxism in the United States: Remapping the History of the American Left*, Verso
- Ciolkosz, A (1979), «Anti-Zionism' In Polish Communist Party Politics», in R Wistrich (dir.) *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co., pp. 137-152
- Cohen, B (2004), «A Discourse of Delegitimation: The British Left and the Jews», <http://archive.jpr.org.uk/object-uk210>
- Crooke S (2002), «Les racines staliniennes de l'antisémitisme de gauche» (traduction française), <http://mondialisme.org/spip.php?article2455>
- Forster, A (1979) «American Radicals and Israel» in R Wistrich (dir.) *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co., pp. 220-225
- Frei, B (1979) «Progressive' Auschwitz?» in R Wistrich (dir.) *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co., pp. 260-271
- Golan, A (2001) «European Imperialism and the Development of Modern Palestine: Was Zionism a Form of Colonialism?» *Space & Polity* 5(2), pp. 127-143
- Hassan, S (2002) «Terminus Nation-State: Palestine and the Critique of Nationalism», *New Formations* n° 45, pp. 54-71
- Hearst, E (1979) «New Left Reappraisals» in R Wistrich (dir.), *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co., pp. 248-252
- Katz, C et Smith, N (2003), «An interview with Edward Said», *Environment and Planning D: Society and Space* n° 21, pp. 635-651
- Krämer-Badoni, R (1979) «Zionism and the New Left» in R Wistrich (dir.), *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co., pp. 226-235
- Miles, R (1993) *Race after «race relations»*, Routledge
- Miles, R (1989) *Racism*, Routledge
- Oschlies, W (1979) «Neo-Stalinist Antisemitism in Czechoslovakia» in R Wistrich (dir.), *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co., pp. 153-165
- Rapoport, L (1990) *Stalin's War Against the Jews: The Doctors' Plot and the Soviet Solution*, The Free Press
- Rodinson, M (1983) *Cult, Ghetto, and State: The Persistence of the Jewish Question*, Al Saqi Books (*Peuple juif ou problème juif*, [Maspero, 1981], La découverte, 1993)
- Rodinson, M (1968) *Israel and the Arabs*, Penguin Books (*Israël et le refus arabe. Soixante-quinze ans d'histoire*, Seuil, 1968)
- Said, E (1995) *Orientalism*. : Penguin Books (Edward Saïd, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 1980)
- Scruton, R (1998) *Thinkers of the New Left*, Claridge Press
- Vaksberg, A (1994) *Stalin Against the Jews*, Alfred A Knopf Inc. (*Staline et les Juifs*, Laffont, 2003)
- Wistrich, R (dir.) (1979) *The Left Against Zion: Communism, Israel and the Middle East*, Mitchell and Co.